

## « L'avare »

Jean-Louis Tremblay

---

Number 53, 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26751ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Tremblay, J.-L. (1989). Review of [« L'avare »]. *Jeu*, (53), 138–140.

## «L'avare»

Comédie de Molière. Mise en scène : Jean-Pierre Ronfard; assistance à la mise en scène : Geneviève Lagacé; décor : Michel Gauthier; costumes : Denis Denoncourt; éclairages : Denis Guérette; musique: Robert Caux. Avec Bertrand Alain (La Merluche, le clerc du commissaire), Martin Dion (Cléante), Marie-Thérèse Fortin (Élise), Denise Gagnon (Frosine), Jacques-Henri Gagnon (Maitre Jacques), Benoît Gouin (Valère), Marie-Ginette Guay (Dame Claude), Jacques Leblanc (La Flèche), Roland Lepage (Harpagon), Jack Robitaille (Anselme, Maître Simon), Guylaine Tremblay (Mariane) et Jean Turgeon (Brindavoine, le commissaire). Une production du Théâtre du Trident, présentée au Grand Théâtre de Québec du 19 septembre au 18 octobre 1989.

### L'obsession du tragique et du risible

Pour ouvrir sa première saison à la direction artistique du Théâtre du Trident, Roland Lepage a choisi *L'Avare* de Molière. C'était jouer gagnant, si l'on considère que les oeuvres du célèbre auteur font presque toujours office de potion magique dans le répertoire des compagnies de théâtre. Le coup de maître nous vient donc par une autre voie, celle d'avoir choisi un metteur en scène réputé tant pour son originalité que ses audaces : Jean-Pierre Ronfard. Et le public accouru en grand nombre, loin d'avoir été déçu, a accueilli avec enthousiasme l'interprétation très personnelle qu'il a donnée de cette oeuvre si bien connue.

Ce qu'on retiendra en définitive, ce sera l'éclairage nouveau, sinon différent, que nous présente Ronfard : laissant dans l'ombre le drame de deux jeunes couples en proie à la pingrerie de leur père et de côté les pitreries éculées souvent imposées au personnage d'Harpagon, il a mis au premier plan l'obsession tragique et dévorante de ce dernier pour l'argent. Le procédé s'est révélé extrêmement intéressant, puisque le caractère de l'avare se trouve ainsi perçu de l'intérieur; devenu obsessionnel et présenté comme tel, Harpagon rejoint davantage nos préoccupations quotidiennes — car qui ne l'est pas à sa façon un jour ou l'autre? La production devient alors, dans son style classique, très actuelle.

Cette lecture prendra toute sa dimension dans la scène communément appelée «de la cassette», alors que Harpagon, croyant avoir perdu une

partie de sa fortune, délire littéralement. Dans un décor qui, à l'image même du personnage, se décompose sous nos yeux, l'avare nous fait alors entrevoir toute la dimension tragique de son univers intérieur. Désespéré, implorant, l'autoritaire vieillard devient loque devant l'inéluçable verdict de la cassette disparue; sa folie obsessionnelle nous touche, parce qu'elle réussit à pointer du doigt le talon d'Achille de nos armes défensives. Significatif d'ailleurs, le silence des spectateurs écoutant, troublés, les lamentations d'Harpagon en quête de sa cassette. C'est alors que l'interprète principal, Roland Lepage, a dû jouer sans avoir recours à la caricature, faisant preuve d'un talent très affirmé pour communiquer la douleur tragique du personnage et faire oublier le risible de la situation, lorsque perçue de l'extérieur. Quand on ne parle pas de sa fortune et que, naïvement, il oublie sa passion, le personnage nous apparaît, d'ailleurs, comme un être astucieux, presque sympathique, même rieur dans ses relations avec Frosine.

Cette interprétation très particulière du personnage, et conséquemment de l'oeuvre, reposait aussi sur de solides assises de mise en scène et une inquiétante musique de Robert Caux. Dès le début, la scène s'ouvre sur un jour de crise; une atmosphère mystérieuse de complicité plane dans la demeure d'Harpagon. À l'écoute de ce qui s'y déroule, il y a toujours un personnage, serviteur ou servante, embusqué derrière une porte. La servante Dame Claude, magnifiquement interprétée par Marie-Ginette Guay, attend silencieuse au détour de chaque pan de mur qui avance, recule ou pivote; la mécanique inventée par le scénographe, Michel Gauthier, permet un décor qui s'ouvre, se ferme, se retourne sur lui-même, un peu à la manière des kaléidoscopes, rappelant ainsi le démantèlement psychologique du héros, sans pour autant écraser les comédiens auxquels il permet des déplacements tout à fait fascinants. En outre, par sa façade imposante qui évoque avec son bois ciré l'effet de pierre crayeuse des hôtels particuliers du Marais, le décor nous rappelle que *L'Avare* est un riche bourgeois, menant bon train de maison avec domestiques et équipage. Le fils ira même jusqu'à offrir au nom de son père un somptueux buffet en l'honneur de Mariane. Astuce de mise en

scène éminemment séduisante, car elle apparaît l'espace de quelques secondes au moment où, encadrant l'entracte, l'éclairage se fonde de la scène à la salle, puis de la salle à la scène. Ce seul petit détail oppose merveilleusement bien l'avare d'Harpagon à une dépense de production, gratuite dirait-on.

Il ne faudrait cependant pas considérer que cette production de *L'Avare* a été traitée comme un drame sombre. Au contraire, la dimension comique est bien présente; mais il faudra néanmoins attendre la troisième scène du deuxième acte et l'arrivée de Frosine qu'interprète avec truculence Denise Gagnon, pour que le spectacle devienne vraiment comédie. Avec Maître Jacques, joué par Jacques-Henri Gagnon, Frosine donne dans un burlesque qui tranche clairement sur la solennité de l'interprétation des autres personnages. Par des couleurs de terre et de feu et des coupes de vêtements ou rigoristes

ou farfelues, cette opposition est, d'ailleurs, clairement soulignée dans les costumes d'inspiration tantôt religieuse, tantôt clownesque qu'a créés avec brio Denis Denoncourt.

Un peu comme les personnages jeunes sont la plupart du temps chez Molière persécutés par des pères aussi acariâtres qu'autoritaires, leurs interprètes ont ici souffert de la perspective que le metteur en scène a donnée de l'oeuvre, particulièrement Marie-Thérèse Fortin (Élise) et Guylaine Tremblay (Mariane), qu'on a enfermées dans une tenue de jeu et de costume presque monastique. Victimes du pouvoir d'Harpagon, celles qu'on aurait souhaitées plus séduisantes sont apparues tragiquement sobres, alors que Cléante, joué par Martin Dion, et Valère, par Benoît Gouin, ont mieux tenu tête aux prétentions de l'avare. On pourrait, en effet, reprocher à ce spectacle d'avoir poussé trop loin la rigueur de la case départ. Néanmoins, il reste

Jack Robitaille et Roland Lepage dans *L'Avare* mis en scène par Jean-Pierre Ronfard au Trident.  
Photo : Michel Bouliane.



que la lecture qu'en a donnée Jean-Pierre Ronfard est extrêmement intéressante, mettant en lumière certaines valeurs de l'oeuvre qui paraissent être plus ou moins restées dans l'ombre jusqu'à maintenant.

La distribution comprenait douze comédiens et, considérant l'homogénéité et la qualité du spectacle, je trouve très profitable la politique du nouveau directeur artistique du Théâtre du Trident d'amener des metteurs en scène chevronnés à travailler avec les comédiens de Québec. Il y avait d'ailleurs quelques années que des représentations supplémentaires n'avaient été affichées pour un spectacle produit ici. Tenant compte que la direction cherchait à assurer le plus de travail possible aux comédiens de Québec et à faire appel majoritairement à eux dans ses distributions, on peut dire que la réussite de *l'Avare* est un gain à plus d'un point de vue : on a fait la preuve qu'un spectacle de qualité attire le public au-delà des noms de «vedettes» qu'il affiche.

**jean-louis tremblay**

## «le jeu de l'amour et du hasard» / «il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée»

Texte de Marivaux. Mise en scène : Françoise Faucher, assistée de Sylvie Galarneau; décor : Claude Fortin; costumes : Véronique Borboën; éclairages : Michel Beaulieu; bande sonore : François Sasseville. Avec Sylvie Drapeau (Silvia), Sophie Faucher (Lisette), François Tassé (Monsieur Orgon), Daniel Brière (Mario), Yvan Benoit (Dorante) et Alain Zouvi (Arlequin). Production de la Nouvelle Compagnie Théâtrale, présentée au Théâtre Denise-Pelletier du 17 octobre au 29 novembre 1989.

Texte d'Alfred de Musset. Mise en scène et scénographie : Joseph Saint-Gelais; éclairages : Lucie Langlois. Avec Lyne Lamarche (la marquise) et Luc Gingras (le comte). Spectacle présenté par les Productions G.L.M., à la Maison de la Culture Plateau-Mont-Royal le 15 octobre 1989.

### **marivaux et musset à montréal**

Voir, en une même quinzaine, une pièce de Marivaux et un proverbe de Musset est une occasion rare. Elle nous fait découvrir les affinités de plus en plus évidentes de deux auteurs que plus d'un siècle sépare. Ce sont peut-être, avec Giraudoux, les orfèvres du théâtre français. Il aura fallu longtemps pour découvrir l'importance de Marivaux, car le terme de marivaudage, tout en l'immortalisant par une entrée de dictionnaire, empêchait qu'on voie chez lui autre chose qu'une belle, mais futile, dentelle de phrases. Voltaire disait que l'auteur du *Jeu de l'amour et du hasard* avait passé sa vie à «peser des oeufs de mouche dans des balances en toile d'araignée». L'évolution même de la langue a fait justice de ces dénigrement. Il est vrai que l'oeuvre dramatique de Marivaux fait scintiller la langue française tout comme le théâtre de Musset, mais dans un autre registre qui cache, sous un rythme alerte, le malaise de la dépossession de soi par l'amour. De là à croire que ces «bavardages» étaient inoffensifs, sinon insignifiants, il n'y avait qu'un pas, vite franchi. Sauf que, depuis Proust, nous savons ce qu'une conversation de salon peut cacher en fait de cruauté.